

« Aime la vérité, mais pardonne l'erreur. »
Voltaire

La médecine est devenue la religion du 20^e siècle. Depuis Pasteur, les croyances et pratiques du christianisme se sont transposées dans le domaine médical : le médecin a pris la place du prêtre ; la recherche de la santé remplace la quête du salut ; l'espoir de l'immortalité (par clonages, manipulations génétiques, etc.) l'emporte sur l'attente de la vie éternelle ; la vaccination joue le même rôle initiatique que le baptême et un hypothétique vaccin universel sauvera demain l'humanité de toutes les maladies, comme le Sauveur a racheté tous les péchés du monde. Le pouvoir médical est aujourd'hui allié à l'État, comme l'était hier l'Église. Les "charlatans" sont poursuivis comme les "hérétiques" d'autrefois, et le dogmatisme prévaut sur l'ouverture à des théories "pas catholiques". Un même esprit de déresponsabilisation caractérise le discours médical actuel et les sermons du passé. L'homme est aujourd'hui aliéné de son corps comme hier de son âme. Il continue d'être manipulé par la peur et par des espoirs infantiles. Une prise de conscience de la façon dont les croyances religieuses et les peurs influencent subrepticement la médecine est indispensable pour s'acheminer vers la responsabilisation.



Né en Suisse en 1961, Olivier Clerc est auteur, journaliste et éditeur spécialisé dans la santé et le développement personnel. Il a notamment publié "Vivre ses rêves" (Hélios, 1983) et "L'océan intérieur" (Vivez Soleil, 1985).

Épanouissement
Volume C
59 F / 17 FS
8,99 €



9 782803 531781
ISBN 2-80353-178-1

joyvence
EDITIONS



COLLECTION
TROIS FONTAINES



Olivier Clerc

L'influence
cachée des
croyances

Médecine,
religion et peur



Autres livres d'Olivier Clerc

www.olivierclerc.com



...qu'elle était cuite", O. Clerc, Editions JC Lattès, nov. 2005. 216 pages. 10 euros.

La grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite

... et autres leçons de vie

Olivier Clerc

Editions JC Lattès

Parution : 17 Novembre 2005

Des leçons de sagesse délivrées par une grenouille, un bambou, un papillon ou un poussin. De l'Allégorie de la Caverne de Platon à Matrix, en passant par les fables de La Fontaine, le langage symbolique est un moyen privilégié de faire réfléchir, de transmettre des idées. L'auteur invite ici au voyage à travers 7 métaphores porteuses de conscience, d'évolution, de changement. Un livre pareil à un fruit parfumé et juteux que l'on a envie de dévorer et dont il vous restera 7 pépins, 7 condensés de vie et de sagesse, que chacun pourra planter pour faire fructifier son jardin !



Les 7 métaphores :



Celle de la **grenouille** met en évidence les conséquences funestes de l'inconscience du changement, qu'il affecte notre santé, nos relations, l'évolution sociale ou l'environnement. Conscience ou cuisson, il faut choisir !

Le bambou chinois :
la préparation dans l'obscurité



Celle du **bambou chinois** nous enseigne à voir au-delà des apparences, à déceler les changements invisibles qui préparent des transformations soudaines et visibles. Elle nous introduit dans le monde du caché, du mystère, du féminin.

La cire et l'eau chaude :
la force de la première impression



Celle de la **cire et l'eau chaude** souligne l'influence de toute *première*, qu'il s'agisse d'une rencontre, de l'apprentissage d'un instrument, du démarrage d'une entreprise. Elle montre le danger de l'inertie, suggère comment sortir du piège des habitudes, évoque les liens entre l'esprit et la matière.



Celle du **papillon** parle du sens de l'épreuve, de l'effort, du risque de l'aide irréfléchie, mais aussi de la question de la souffrance. Une vraie leçon de pédagogie, que ce lépidoptère déployant ses ailes pour prendre son premier envol !



Celle du **champ magnétique** nous pousse à découvrir les déterminants cachés, subtils, invisibles à l'oeuvre derrière des phénomènes concrets, en nous, en politique, dans l'éducation, partout. Elle conduit à identifier les causes profondes sur lesquelles agir pour produire des changements durables en surface.



Celle de **l'oeuf et du poussin** traite des cycles de l'évolution, de la vie et de la mort, des cadres qu'il faut savoir tantôt mettre, tantôt briser.



Enfin, celle de la **vipère de Quinton** indique que nos qualités propres sont celles qui subsistent en nous même quand celles de notre milieu de vie viennent à disparaître. Les temps de crise sont donc révélateurs de qui nous sommes vraiment.

Même lorsqu'elle recule, la rivière avance :

Neuf histoires à vivre debout

Olivier Clerc

Éditions JC Lattès, 10 février 2010



Ce livre nous invite à un voyage allégorique en neuf métaphores végétales et minérales, qui nous parlent toutes d'évolution, de conscience et de résilience. Celle de la rivière met en évidence la progression invisible de chaque moment de notre vie. Celle du cristal et du magma nous enseigne que le chaos peut avoir un sens. Celle des douze photographes nous pousse à nous libérer du regard des autres. Celle du téléviseur souligne que les apparences sont menteuses. Celle de l'étincelle et de l'éclair nous prépare aux grands événements par ceux du quotidien. Celle du soleil et des rochers nous apprend la patience...

Ces neuf histoires font office de « coach personnel » dans notre vie de tous les jours et aident chacun à cultiver son jardin de sagesse.

Neuf nouvelles métaphores et allégories

1. **Le cristal et le magma** : introduire du sens dans le chaos
2. **La capitale et le pays** : le pouvoir est au centre
3. **L'allégorie des douze photographes** : se libérer de l'opinion d'autrui
4. **Le téléviseur** : le principe d'inversion
5. **L'aube et le crépuscule** : si semblables et si différents
6. **Même lorsqu'elle recule, la rivière avance** : trajectoire changeante et pente constante
7. **Tons fondamentaux et nuances** : pas de relatif sans absolu
8. **L'étincelle et l'éclair** : le petit à l'image du grand
9. **Comment le soleil sculpte les rochers** : les phases de la matérialisation

...et en bonus :

- **Le Dernier Rideau de Fer** : se libérer de l'État totalitaire... de conscience

LE DON DU PARDON

un cadeau Toltèque de **DON MIGUEL RUIZ**

Olivier CLERC

Description

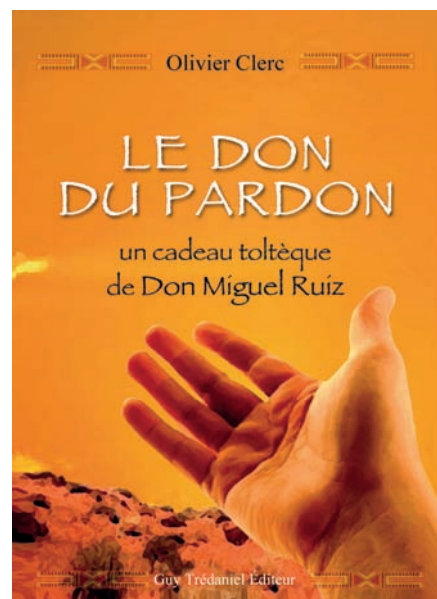
En 1999, après avoir traduit en français et publié *Les Quatre Accords Toltèques*, Olivier Clerc part à Teotihuacan, Mexique, pour suivre un stage d'une semaine avec don Miguel Ruiz. Au cours de ce séjour, don Miguel lui fait vivre une expérience radicalement transformatrice, lui faisant du même coup cadeau d'un outil aussi simple que puissant : **le Don du Pardon**.

Dans ce livre pratique, Olivier Clerc présente cet outil toltèque unique, jamais révélé auparavant, qui peut aider chacun à trouver le soulagement, le pardon et l'amour auxquels nous aspirons tous, comme ce fut le cas pour lui et les autres personnes présentes.

- Avez-vous de la difficulté à pardonner aux personnes qui vous ont fait du mal ?
- Est-ce que vous vous en voulez de ne pas parvenir à pardonner, malgré vos efforts ?
- Souhaitez-vous libérer votre cœur de l'étau du ressentiment, des rancœurs et de la haine ?
- Aimerez-vous que l'amour s'écoule plus librement à travers vous ?

Le Don du Pardon sert précisément à cela. Il n'exige aucune compétence ou connaissance préalable. Il peut être pratiqué par n'importe qui, n'importe où. Faites l'essai !

EN BONUS : découvrez les deux **ContreAccords Toltèques** que propose et pratique depuis 10 ans Olivier Clerc, pour tous ceux qui ont de la difficulté à appliquer les 2^{ème} et 3^{ème} accords toltèques



Date de publication : SEPTEMBRE 2010

Prix : 13 euros

Isbn : 978-2-8132-0168-3

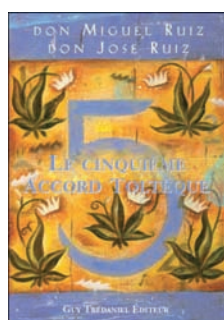
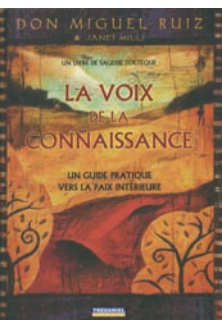


Format : 15 X 22

Pages : 160

Genre : Dev. personnel 2823

Droits : francophones



Olivier Clerc

***LA MÉDECINE,
LA RELIGION ET LA PEUR***

L'influence cachée des croyances



éditions
TROIS FONTAINES

Extrait du catalogue Trois Fontaines

- *Acide-base, une dynamique vitale* (Dr Ph.-G. Besson)
- *Arthroses, arthrites et rhumatismes* (Christian Brun)
- *Le cholestérol, mythe ou réalité ?* (Christian Brun)
- *Écrire pour se guérir* (Jean-Yves Revault)
- *J'ai mal partout !* (Dr Philippe-Gaston Besson)
- *Je me sens mal, mais je ne sais pas pourquoi... ?*
(Dr Philippe-Gaston Besson)
- *L'ostéoporose, mythes et réalités* (Dr Philip Keros)
- *Placez votre lit au bon endroit* (Yves Primault)
- *La route du coeur* (Jean-Yves Revault)
- *Le diabète, mythe ou réalité* (Christian Brun)
- *Les réseaux géobiologiques* (G. Fleck, J.-P. Garel)
- *Recettes religieuses* (Dominique Prédali)
- *Rompre les cercles vicieux relationnels* (D. A. Parrish)
- *Sainte-Hildegarde de Bingen* (Daniel Maurin)
- *La santé par l'hygiène intestinale* (Dr. G. Monnier)
- *La thérapie par l'écriture* (Jean-Yves Revault)
- *Votre corps réclame de l'eau* (Dr F. Batmanghelidj)
- *10 jours pour se régénérer* (Leslie Kenton)

Catalogue gratuit sur simple demande

éditions 3 Fontaines

B.P. 7

74161 St-Julien en Genevois Cedex

© Copyright 1999 by éditions 3 Fontaines

ISBN 2-88353-178-1

ISSN 1159-6074

Couverture et mise en page : Nelly Irniger

Illustration de Jérôme Bosch : "La cure de la folie"

Table des Matières

Introduction 7

Chapitre 1

*Pasteur : le bon berger,
le nouveau sauveur*19

Chapitre 2

*Transposition médicale des
pratiques et mythes chrétiens*.....29

Chapitre 3

*Médecine messianique,
médecine faustienne*57

Chapitre 4

L'éternel retour des peurs ataviques65

Conclusion71

Postface77

Avertissement

Pour faciliter la lecture de ce livre, les références numérotés ont tous été regroupées à la fin de l'ouvrage (pages 77 à 83).

Introduction

Lorsqu'ils évangélisaient les « peuples primitifs », les missionnaires d'autrefois s'imaginaient qu'il suffisait de détruire les fétiches ou de les brûler pour anéantir les croyances et superstitions locales. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien et qu'une croyance se perpétue¹, fût-ce sous des formes différentes, même lorsque ses objets de cultes ont disparu.

Cette constatation ne vaut pas que pour les peuples prétendument primitifs et leurs religions. Elle est autant, sinon davantage, applicable à notre société moderne, dont la laïcisation, pour peu qu'on se donne la peine d'observer certains comportements, apparaît comme un leurre. Privé de ses supports traditionnels – essentiellement judéo-chrétiens sous nos latitudes – le religieux n'a pas pour autant disparu au niveau collectif ; il s'est simplement reporté sur divers autres

objets, personnes, événements, comme l'ont d'ailleurs amplement démontré divers travaux de sociologie. La « grande messe » du journal télévisé de 20 heures, les stars du show business et du sport, l'humanitaire, les sectes, etc., offrent certains dérivés aux élans religieux collectifs, qu'ils s'expriment par la vénération et l'adoration ou par la crainte, les boucs émissaires et l'anathème.²

C'est toutefois dans le domaine médical que cette transposition inconsciente du religieux, et plus particulièrement de l'idéologie, des mythes, croyances, attentes et espoirs judéo-chrétiens, me semble la plus intéressante, la plus importante, et aussi la plus lourde de conséquences. Comme nous allons le voir, tout semble indiquer que le crédit étonnant (pour qui veut bien étudier les faits) dont jouit la médecine ne tient pas à ses résultats objectifs – la maladie ne cesse de progresser et certains « miracles », tels les vaccins et les antibiotiques, montrent désormais les limites qui leur avaient été prédites dès le début – ni à ses promesses, mais bien au fait que l'essentiel du symbolisme chrétien a trouvé en elle des supports de rechange étonnamment adaptés.

A l'insu de tous, la médecine³ se retrouve ainsi animée d'un esprit messianique, dont nous allons étudier les caractéristiques. Elle calque

même étroitement ses modes de fonctionnement sur ceux de l'Église catholique au fil de l'histoire : dogmatisme ; alliance avec le pouvoir (voire mainmise sur lui) ; déresponsabilisation, contrôle et manipulation des individus ; chasse aux hérétiques, etc. Tout cela, évidemment, au nom du bien et de la santé publiques, de même que l'église agissait pour le salut des hommes.

Je précise tout de suite mon point de vue : contrairement à une certaine tendance « conspirationniste » qui n'hésite pas à attribuer au corps médical et au gouvernement toutes sortes d'intentions douteuses sur fond d'abus de pouvoir, de corruption et de soif de richesse – Big Brother et Brave New World ne sont pas loin –, je suis plutôt d'avis qu'il s'agit là d'un processus essentiellement inconscient. Ce sont en réalité certains mythes, peurs et superstitions profonds qui, faute de pouvoir s'exprimer consciemment dans des formes spécifiquement religieuses, se projettent sur des supports de rechange et agissent inconsciemment, aussi bien dans le corps médico-pharmaceutique que dans le grand public. D'où cet étonnant paradoxe que nous avons une médecine en apparence totalement dépourvue de dimension spirituelle (voire simplement humaine), combattant les charlatans, les guérisseurs psychiques, les chamans, etc., se voulant exclusivement technique, rationnelle et

scientifique, mais dont toute la structure, le fonctionnement et la quête sont intrinsèquement religieux. Le paradoxe n'est d'ailleurs qu'apparent, car on peut supposer que c'est précisément en raison de son rejet de toute dimension spirituelle que la médecine est le jouet de forces et de mythes qu'elle ignore et ne contrôle pas. Nier une chose ne l'a jamais fait disparaître, sinon de la conscience, ce qui lui donne d'autant plus de pouvoir dans l'inconscient.

Nous verrons donc, au fil des pages suivantes, que tout en se croyant laïque, notre société est tout aussi chrétienne qu'elle l'était il y a un siècle, à deux différences majeures près :

- La première est qu'elle n'en est pas consciente. Elle se croit en effet rationnelle, scientifique, libérée de toute superstition, faute de distinguer sous quels masques les mêmes rites et pratiques continuent d'être célébrés, ainsi que les formes nouvelles qu'ont pris les divers espoirs et attentes propres à la religion catholique.
- La seconde est que notre société vit sa religiosité à travers des formes profanes, en particulier médicales, et qu'elle a du même coup transféré dans le monde matériel tout ce que la religion lui faisait espérer du monde spirituel.

Cette superposition du médical et du religieux a de nombreuses conséquences fâcheuses :

- Dans la recherche, elle conditionne ce qui est cherché et ce qui peut être trouvé. Les découvertes et les théories qui ne correspondent pas à l'orthodoxie sont rejetées, et leurs auteurs qualifiés d'hérétiques. Des pans entiers de la recherche et des voies prometteuses sont ainsi disqualifiés.
- De plus, le besoin inconscient de faire correspondre le monde médical à l'univers religieux entraîne fréquemment des falsifications involontaires des résultats, comme nous le verrons notamment plus loin avec Pasteur. Le *credo* médical prend le dessus sur le réel, que l'on refuse de voir lorsqu'il n'est pas conforme à l'idée qu'on s'en fait.
- Enfin, de manière générale, le caractère religieux de la médecine moderne empêche que certains points puissent être débattus et certaines critiques formulées. En effet, l'irrationnel, le passionnel et le dogmatisme, typiques du religieux, prévalent sur toute argumentation posée et réfléchie, et même sur les faits les plus tenaces. La même véhémence qui a fait condamner Galilée pour ses théories, par l'église, malgré l'évidence des faits, conduit

aujourd'hui la médecine à rejeter les thèses contraires à ses propres dogmes.

En écrivant ces lignes, mon objectif est donc multiple :

- 1 – Tout d'abord, je compte mettre en évidence ce phénomène de projection et de transfert de contenu religieux qui s'effectue dans le domaine médical. Ceci permet de dissocier de la pratique proprement médicale les aspirations qui relèvent du spirituel et ne peuvent, en toute logique, être réalisées qu'à ce niveau. Il est illusoire de confondre la vie éternelle avec l'immortalité physique, ou encore le salut individuel par la transformation et l'effort personnels avec le salut collectif par la science et les manipulations génétiques.
- 2 – Je souhaite également que la mise en évidence de l'influence du religieux dans la médecine, qui n'est qu'un exemple d'un phénomène aujourd'hui largement répandu, incite le lecteur à s'interroger sur la façon dont ses croyances filtrent sa perception, la biaisent et la déforment. Chaque fois qu'un objet, une personne, un groupe social ou un événement deviennent les supports de projections d'ordre religieux, il y a danger. Leurs

caractéristiques réelles disparaissent aux yeux de ceux qui les animent de leurs croyances. Ces supports font alors l'objet d'élans religieux imperméables à toute rationalisation, qu'ils s'expriment par la peur, la haine, la diabolisation et la recherche de boucs émissaires, ou par la déification, l'idéalisation et la dévotion inconditionnelle. De Lady Di aux sectes, en passant par Mère Teresa et Saddam Hussein, les exemples sont nombreux des conséquences qu'entraînent ce report des expressions religieuses sur des personnes ou situations réelles.

- 3 – Au-delà de cette dissociation entre médecine et religion, j'aimerais contribuer à une prise de conscience des peurs présentes dans les tréfonds de notre conscience, qui demeurent les déterminants cachés de la plupart de nos actions. Nous verrons en effet à la fin de cet ouvrage que ce sont ces peurs de base – peur de la mort principalement, mais aussi peur du mal, peur de la souffrance, peur de la séparation, peur de la solitude, etc.⁴ – qui ont conduit l'humanité, à toutes les époques, à se doter de croyances multiples pour tenter de les exorciser. Ensuite, avec le développement de la science et l'essor de l'intellectualisme, on s'est efforcé de justifier rationnellement ces croyances, désormais dissimulées sous le

couvert de la médecine et des sciences du vivant principalement. Autrement dit, trois niveaux se superposent en nous :

- un noyau de peurs, dont nous avons appris à nous protéger en le recouvrant
- d'une couche de croyances qui nous sécurisent (sans pour autant faire disparaître ces peurs), elle-même dissimulée sous
- un vernis intellectuel, rationnel qui nous donne l'illusion d'avoir dépassé le stade de la croyance et d'être à l'abri de nos peurs, barricadés dans un savoir intellectuel.

En réalité, à peine quelque événement imprévu vient-il égratigner ce vernis que les croyances et peurs sous-jacentes révèlent leur présence et leur influence indirecte.

Aussi longtemps qu'elles ne sont pas reconnues, acceptées et transformées, ces peurs parasitent toute l'activité humaine. L'intellect ne peut pas penser librement, le cœur ne peut pas aimer pleinement, l'un et l'autre étant monopolisés par la tâche permanente d'apaiser les angoisses profondes qui tentent de remonter à la surface de notre conscience. Aucune innovation technologique, aucune découverte scientifique, aucune connaissance extérieure ne peuvent nous permettre de faire l'économie de cette confrontation avec soi. Il est d'ailleurs édifiant de voir à quel point les acquis intellectuels et techniques de

ce siècle, souvent remarquables, restent inféodés à la maîtrise de ces peurs qui hantent la société. Force est de constater combien cette façon de faire est d'ailleurs improductive, comme l'indiquent l'état de la planète, la multiplication des conflits et l'apparition de nouvelles maladies, etc.

- 4 – Enfin, par ces prises de conscience successives auxquelles j'invite le lecteur, je souhaite contribuer à la responsabilisation individuelle, que ce soit sur le plan médical ou spirituel. Il y a une certaine incohérence à abandonner son pouvoir à quelque autorité extérieure (prêtre, médecin, experts...), pour ensuite lui reprocher d'en abuser. Le désintéressement est chose trop rare pour que l'on puisse, les yeux fermés, prêter les meilleures intentions à qui que ce soit, en particulier quand le pouvoir et l'argent sont en jeu. Surtout que la psychologie montre que les plus nobles motivations se doublent parfois d'intentions inconscientes ambiguës. S'efforcer d'assumer soi-même sa santé, son évolution intérieure, ses responsabilités à tous niveaux, sans rejeter pour autant les conseils et les aides disponibles, demeure donc l'attitude la plus sûre et la plus gratifiante. Ce ne sont pas les lumières de la science qui combattront l'obscurantisme qui perdure sous des

formes nouvelles, mais bien les lueurs de la conscience que chacun peut éveiller en soi. Telle est du moins ma conviction.

Encore quelques mots sur les intentions que je n'ai pas, de façon à écarter d'entrée toute ambiguïté :

- Le but des lignes qui suivent n'est pas de faire le procès de la médecine. Les reproches et critiques qui lui sont adressés dans ce livre ont pour seul objectif de mettre en évidence la présence du religieux dans sa pratique, et les conséquences que cela entraîne. Ainsi, par exemple, les remarques faites à propos de la vaccination n'ont pas pour but de déterminer son utilité ou ses dangers, mais servent à souligner l'aspect dogmatique et rituel que revêt désormais cette pratique. J'encourage donc les lecteurs à aller au-delà des titillements éventuels que peuvent susciter certaines réflexions au premier degré, pour s'attacher à percevoir cette dynamique religieuse sous-jacente qui est l'objet de mon propos.
- Pas plus que le procès de la médecine, je ne fais l'apologie inconditionnelle des médecines douces et autres thérapeutiques alternatives, naturelles, etc. En effet, le fond religieux mis à jour ici s'exerce aussi, plus souvent qu'on ne

le pense, dans d'autres formes de médecine. Il ne suffit pas de remplacer des médicaments chimiques par des remèdes naturels pour prétendre s'être affranchi de la « religion médicale » prédominante. C'est avant tout dans la conception de la santé et de la maladie, dans le relationnel patient-thérapeute et dans la manière de mettre en œuvre un traitement, que l'on peut distinguer les thérapeutiques non parasitées par des éléments religieux inconscients des autres.

- En d'autres termes, l'objectif de mon discours n'est pas de l'ordre du « pour » ou du « contre », mais du « comment ». Il ne s'agit ni de démolir une médecine, ni d'en encenser d'autres, mais de comprendre comment et pourquoi elles se développent comme elles le font et, partant, de mieux gérer ce développement à l'avenir. Cela dit, je ne prétends pas avoir toujours réussi à éviter les travers manichéens propres au mode de pensée prédominant et à la structure même de nos langues indo-européennes.

Pour terminer cette introduction, quelques mots sur mon choix rédactionnel. Ne revendiquant aucune affiliation académique, j'ai opté pour un texte dépourvu de jargon de spécialistes. Qui plus est, mon but n'étant pas de « prouver »

quoi que ce soit – une interprétation symbolique de la dynamique médicale ne se prouve pas : elle semble ou non pertinente à celui qui la lit – j’irai à l’essentiel sans alourdir le texte de références et de justifications qui encombreraient inutilement l’esprit. Enfin, je serai concis, préférant mettre en évidence certaines idées et principes, illustrés de quelques exemples, dont les lecteurs pourront à loisir développer l’application (si celle-ci leur convient), que de décliner ceux-ci moi-même en long et en large. Je ne cherche en aucune façon à faire une étude exhaustive et universitaire des multiples aspects de cette superposition du religieux et de la médecine, sur fond de peurs. Je m’estimerai satisfait si les pistes de réflexion fournies dans les pages qui suivent parviennent à piquer la curiosité du lecteur, si elles l’aident à effectuer une certaine prise de conscience, à voir au-delà des apparences.

Chapitre 1

Pasteur : le bon berger, le nouveau sauveur

On associe habituellement la naissance de la médecine moderne à la publication des travaux de Pasteur. Ce choix convient parfaitement à mon propos, puisque c’est à partir de Pasteur que s’effectuera systématiquement ce transfert progressif du symbolisme chrétien sur la médecine.

Encore aujourd’hui, peu de gens savent que Pasteur était un fervent catholique. Si fervent en réalité qu’il s’efforça toute sa vie durant de faire correspondre ses découvertes⁵ avec ce que lui dictait sa foi chrétienne, quitte pour cela à nier

les faits et à tricher avec les expériences. Une précision : alors que se multiplient les ouvrages s'attaquant au « mythe pasteurien » et dénonçant les impostures dont Pasteur se serait rendu coupable, je suis – là encore – de l'avis qu'il s'agit non pas d'un manque de probité intellectuelle ni de rigueur scientifique de sa part, mais d'un besoin impérieux de rester en accord avec ses croyances profondes. Tout le monde n'avait pas, à cette époque, la liberté intellectuelle d'un Nietzsche, par exemple.

Jusqu'à la fin de sa vie, Pasteur postula que le corps humain était vierge de toute souillure microbienne et que ses liquides et tissus internes, comme ceux des animaux, ne renferment jamais ni germes, ni organismes microscopiques dans leur état normal. Avec une obstination étonnante, il défendait un postulat en réalité religieux : « *La virginité quasiment mariale du corps humain créé à l'image de Dieu* »⁶. En déplaçant la cause de la maladie hors de l'être humain, dans le milieu atmosphérique, Pasteur s'imaginait effacer une sorte de péché originel. Dieu avait créé l'homme pur et sans tache ; le « mal », la maladie, ne pouvait venir que de l'extérieur. Il en va de même pour le salut et la santé, comme nous le verrons.

Dans l'une de ses publications, le professeur Rappin, ancien directeur de l'Institut Pasteur de Nantes, commentait déjà ces tendances religieuses

prononcées de Pasteur, se mêlant à sa pratique médicale :

« Pasteur lui-même, avec sa fougue et son impétuosité naturelles, ne craignit pas, pour défendre ses expériences, et même leur portée, d'entrer directement dans la lice, non pas seulement au point de vue de ses travaux dans leurs rapports avec la science, mais encore dans les conséquences qu'il cherchait à en tirer au point de vue de ses idées religieuses. Dans une conférence faite à la Sorbonne, il s'attaquait même au prétendu matérialisme des partisans de l'hétérogénie : « Quelle conquête, Messieurs, pour le matérialisme, s'il pouvait protester qu'il s'appuie sur le fait avéré de la matière s'organisant d'elle-même, prenant vie d'elle-même ! Quoi de plus naturel alors que de défier cette matière ? A quoi bon recourir à l'idée d'une Création primordiale devant le mystère de laquelle il faut bien s'incliner ? » Et, appréciant cette conférence, l'abbé Moignon écrivait : « Il s'agissait de conquérir au spiritualisme les incrédules et les matérialistes, et M. Pasteur avait confiance dans sa mission. Il sentait qu'il avait charge d'âmes. Il était loué en chaire de Notre-Dame, par le R.P. Félix, pour l'orthodoxie de sa doctrine chimique... »

Dès 1946, le docteur J. Tissot, professeur de physiologie générale au Muséum d'histoire naturelle de Paris, avait démontré l'inexactitude des quatre principes ou dogmes pastoriens sur lesquels s'est fondée la médecine moderne, dans un

ouvrage interdit de publication, et finalement édité à compte d'auteur, intitulé *Constitution des organismes animaux et végétaux ; cause des maladies qui les atteignent*. Il écrivit notamment ces lignes intéressantes :

« Constatons que Pasteur, que ce soit pour des motifs religieux ou autres, a introduit dans la science des dogmes et principes faux qui, d'abord, ont étouffé la vérité qui était en marche depuis le début du siècle passé, puis ont mis les chercheurs jusqu'à nos jours dans l'impossibilité de la trouver en orientant leurs travaux dans de mauvaises directions, opération néfaste que continue activement l'école pastorienne contre toutes les notions nouvelles opposées à ces dogmes faux, mais que l'on veut conserver intangibles quand même. »

Dès le départ donc, Pasteur va fonder la médecine moderne sur des bases plus religieuses que scientifiques, quitte à amputer de parties essentielles les théories de ses contemporains qu'il a fait siennes⁷, pour mieux énoncer des principes que l'avenir de la médecine prouvera être faux⁸... sans pour autant que celle-ci se départisse de la tendance religieuse insufflée par le bon berger de la nouvelle religion médicale.

Notons pour sa défense que Pasteur n'est pas un cas isolé : de Newton à Einstein, en passant par Mendel, Darwin et de nombreux autres, des savants illustres dans divers domaines scientifiques

ont pratiqué leur discipline avec le secret espoir qu'elle confirme leurs convictions, fussent-elles religieuses, sociales ou politiques, et pris des libertés plus ou moins grandes dans l'interprétation des faits qu'ils observaient. Rien d'étonnant à cela : ce serait même l'inverse qui surprendrait. Seul un individu ayant pris conscience et remis en question l'ensemble des croyances, valeurs et idéologies auxquelles son éducation l'a exposé, dont la majeure part n'est jamais objectivée, peut aborder l'étude du réel sans idée préconçue. Mais est-ce seulement possible ? On peut tout au moins apprendre à multiplier les angles d'approche, les points de vue, les « filtres perceptuels », de façon à minimiser l'incidence d'un seul d'entre eux. Malheureusement, les scientifiques ne reçoivent aucune formation dans ce sens, et leurs travaux subissent donc, pour la plupart, les influences du milieu ambiant sans qu'ils s'en rendent compte.

Dans le cas de Pasteur, cette imprégnation de la réalité par des doctrines religieuses, qui la déforment et déterminent une orientation partielle de la recherche, prendra toutefois une ampleur considérable, qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, et ce pour plusieurs raisons :

- D'abord, bien que la médecine s'appuie sur diverses sciences fondamentales, elle-même

n'en est pas une, faut-il le rappeler. Le vivant, et plus encore le « vivant-doté-de-psychisme » qu'est l'homme, ne réagit pas de façon mécanique et absolument prédictible, comme un objet d'expérience en physique classique ou en électricité. La fausseté des dogmes pastoriens était donc plus difficile à établir que celle de la platitude supposée de la terre, par exemple.

- Ensuite, tant par sa personne que ses théories, Pasteur réactualisait et réactivait le symbolisme chrétien, en particulier l'origine externe du mal et l'attente du Sauveur, du Rédempteur. A cet égard, le nom de *Pasteur* a sans doute lui aussi joué un rôle non négligeable dans l'inconscient collectif : à l'image de Jésus, le « bon pasteur » venu sauver les brebis égarées, Pasteur est devenu l'incarnation du nouveau Sauveur qui, au lieu de la Rédemption des péchés du monde, était censé apporter la prévention ultime des maladies de l'humanité (par la vaccination). Sans que cela ne soit jamais ouvertement formulé de cette façon, remettre en question Pasteur devenait alors une forme d'hérésie, un rejet inconscient de la doctrine chrétienne.
- Enfin, Pasteur, le premier, a su utiliser le soutien du pouvoir (c'était un ami de l'empereur) et de la presse, par l'intermédiaire de son

propre frère, pour imposer ces idées partout, comme la médecine moderne continue d'ailleurs de le faire avec l'efficacité qu'on sait.

De l'époque même de Pasteur jusqu'à nos jours, les critiques scientifiques n'ont pas manqué pour s'en prendre aux idées, à la méthodologie et aux erreurs propagées par ce mythe de la médecine moderne qu'est devenu Pasteur. Et l'on explique habituellement la persistance surprenante des doctrines pastoriennes, en dépit des attaques justifiées qui lui sont portées, par la puissance financière du milieu médico-pharmaceutique, ainsi que son influence sur le pouvoir et son omniprésence dans la presse. Sans vouloir minimiser l'importance de ces facteurs, il y a tout lieu de penser qu'ils sont cependant secondaires, et que l'élément essentiel ayant assuré la pérennité du mythe pastorien est justement... que c'est un mythe ! Les doctrines de Pasteur et le personnage lui-même tirent précisément leur force des éléments religieux qui leur sont inconsciemment associés, tant dans le public que dans le corps médical lui-même. Or, le rationnel n'ayant guère de prise sur l'irrationnel, les critiques pertinentes formulées contre la médecine pastorienne parviennent à peine à l'égratigner ; souvent même, elles renforcent son côté évangélique en ramenant les arguments de ses détracteurs à des propos de dangereux hérétiques.

C'est donc une véritable auréole que Pasteur a offert à la médecine moderne, auréole de sainteté qui lui confère une aura de protection contre les attaques profanes et lui assure l'attachement de ses fidèles (patients), en dépit de ses erreurs et de ses victimes, tout comme l'église a su conserver nombre des siens, malgré une liste d'exactions impressionnante à travers les siècles.

Comme nous le verrons plus en détail, ce fondement religieux explique notamment le caractère très passionnel que prennent la plupart du temps les débats médicaux sur des enjeux essentiels (vaccination, contraception, fécondation *in vitro*, avortement, génie génétique, clonage...). La religion est en effet affaire de cœur et non de raison, de sentiments plus que de réflexion. Et de même que la religion catholique se réfère au droit canonique, la médecine moderne s'abrite elle aussi derrière toutes sortes de nouveaux droits : droit à la santé, droit à l'avortement, droit à l'enfant, etc., dont le simple questionnement suffit à frapper quelqu'un d'anathème. Une médecine de droit divin en quelque sorte.

On pourrait objecter à la thèse de fond proposée dans ces pages qu'il se pourrait que ce soit plutôt son auteur qui superpose sa vision religieuse à la médecine, et que celle-ci n'a pour sa part d'autre prétention que de guérir les gens, en

découvrant sans cesse les meilleurs moyens adaptés à cette fin. Si tel était effectivement le cas, ses découvertes, ses méthodes et ses finalités ne feraient pas l'objet, comme c'est actuellement le cas, de tant d'interdits, d'obligations, de tabous, de rites, de comportements irrationnels, qui sont autant d'indices caractéristiques du religieux. Elle ne chercherait pas non plus à défendre des dogmes contraires à l'observation, ni à étouffer des recherches et des théories pouvant infirmer ses propres fondements.

Or, comme j'ai commencé à l'étayer ci-dessus avec Pasteur, et comme nous allons le développer avec les divers dogmes et pratiques de la médecine moderne, un observateur impartial ne peut manquer de relever ce parfum de religieux qui imprègne l'univers médical dans ses moindres recoins.

Chapitre 2

Transposition médicale des pratiques et mythes chrétiens

Pasteur promu au rang de nouveau sauveur de l'humanité, puis la société se laïcisant progressivement, la transposition du mythe chrétien sur la médecine s'est effectuée méthodiquement, affectant aussi bien les théories, les dogmes que les pratiques et la recherche médicale. Tout comme le champ magnétique d'un aimant, disposé sous une feuille de papier, structure l'agencement de la limaille de fer que l'on saupoudre dessus, fait apparaître les lignes de forces invisibles qui relient les deux pôles de l'aimant, un « champ religieux » structure et

organise le développement de la médecine moderne, à l'insu de tous⁹. Invisible, impalpable, ce « champ religieux » est constitué de l'ensemble des croyances, des mythes et valeurs véhiculés par la religion chrétienne, en particulier catholique. Autrement dit, la laïcisation de la société ne s'est effectuée qu'en surface, en apparence : on a supprimé la « limaille », les formes religieuses spécifiques, mais on n'a pas modifié le « courant de pensée », le « champ religieux » sous-jacent, qui a continué à exercer la même influence à travers de nouvelles formes. Voilà pourquoi derrière les différences de structures existant entre la médecine et l'Église de Rome, on retrouve les mêmes concepts fondamentaux, les mêmes modes relationnels, les mêmes comportements, les mêmes peurs, les mêmes espoirs et attentes.

Le péché originel / la faiblesse naturelle

Selon les dogmes de l'Église, l'homme naît avec déjà sur ses épaules le poids du péché originel. Dès sa naissance, il lui faut donc le secours et la protection de l'Église, sans lesquels il est perdu. L'homme vient ainsi au monde avec un handicap majeur qui le rend dépendant de l'institution cléricale pour son salut.

De manière analogue, dans la conception pasteurienne, qui est celle de la médecine moderne,

l'homme naît avec une faiblesse naturelle qui le rend vulnérable à toutes les maladies, les virus et les microbes. Ceux-ci risquent de lui être fatals sans la protection offerte par la médecine. Dès les premiers jours de sa vie, l'enfant est ainsi mis sous tutelle médicale, et sa dépendance à l'égard de l'institution médicale ne fera souvent que croître et se renforcer tout au long de sa vie.

Selon la religion, la terre était aux mains du Malin (« *Tout ceci m'appartient* », dit Satan à Jésus). Avec la médecine, elle est désormais infestée de virus et bactéries. L'Église était seule garante du salut de l'homme ; la médecine est désormais seule garante de sa santé. L'Église avait aliéné l'homme de son esprit et de son âme ; la médecine l'aliène à son tour de son propre corps. Dans l'un et l'autre cas, la déresponsabilisation et la dépendance envers une autorité extérieure sont maximales. L'homme est toujours un enfant faible et fragile ; le mal continue d'être présent partout hors de lui ; les solutions doivent toujours venir de l'extérieur.

On peut arguer que c'est effectivement à la médecine que l'on doit le recul de certaines grandes épidémies, l'allongement de l'espérance de vie, etc. La réalité est cependant plus nuancée que l'image médiatisée par la médecine elle-même. L'allongement de l'espérance de vie est avant tout lié au développement de l'hygiène. On sait que les grandes pandémies suivent toutes

une courbe ascendante, qui atteint un paroxysme avant de redescendre spontanément. Or, l'intervention de la médecine (vaccins notamment) se situe à un moment où ces courbes étaient déjà descendantes. Plus important, certaines populations qui ont su préserver un mode de vie naturel (allaitement des enfants dès le colostrum, lien mère-enfant préservé, alimentation et vie saines, etc.) jouissent d'une bonne santé, sans recourir à l'arsenal médical qui nous est devenu familier. Pour peu qu'on étudie sérieusement la question, la faiblesse de l'homme apparaît davantage comme acquise et entretenue, par souci de conformité aux mythes fondateurs de la civilisation judéo-chrétienne, que comme une tare « naturelle » pour laquelle le secours médical soit réellement indispensable.

L'objectif de ces lignes, je le répète, n'est pas de faire le procès de la médecine moderne ni de nier ses succès (en particulier dans la chirurgie réparatrice qui réalise des... miracles !). Si j'égrotte les certitudes que certains cultivent à son propos, faute d'être mieux informés ou d'avoir expérimenté par eux-mêmes, c'est pour souligner les tabous qui les entourent, l'interdiction tacite qui est faite de les remettre en question, les passions que soulève leur transgression et, partant, le caractère dogmatique et religieux de ces soi-disant « certitudes », qui en prévient une étude rationnelle, factuelle, objective.

L'idée que l'homme soit naturellement faible, démuné et dépende d'une assistance médicale extérieure est donc bien un mythe équivalent à celui du péché originel. L'homme n'est pas plus démuné que les autres espèces vivantes, que la nature a généreusement dotées de tous les moyens de se développer et de faire face aux éventuelles agressions de l'environnement. La plupart de ses pathologies résultent d'un mode de vie anti-naturel, favorisé par le rejet des instincts et la prédominance des facultés intellectuelles, déconnectées de la vie.

Malheureusement, ce mythe maintient l'être humain dans l'infantilisme et la peur, et atrophie sa capacité à prendre en charge lui-même sa santé. Aussi longtemps qu'il s'identifie à cette croyance infondée (mais qui, comme tout *credo*, devient vraie lorsqu'on y croit), l'homme abandonne son pouvoir personnel à des « experts » et ignore les capacités étonnantes qu'il est susceptible de développer. Toutefois, nombreux sont aujourd'hui ceux qui commencent à dépasser ce mythe et ces peurs, et à développer leur « médecin intérieur », se réappropriant ainsi la gestion de leur santé.

Le mal / la maladie ; le bien / la santé : tout vient de l'extérieur

La notion même de péché implique l'existence du bien et du mal, concrétisés dans la religion chrétienne par l'arbre dont l'homme a – pour son malheur – mangé le fruit défendu. Qu'il soit représenté par le serpent dans le jardin d'Eden, par Satan éprouvant Job, par le diable soumettant Jésus par trois fois à l'épreuve, le mal apparaît toujours comme quelque chose d'extérieur à l'homme. Qui plus est, il semble être omniprésent, tandis que la terre apparaît comme un lieu de perdition soumis à l'emprise du Malin. La tentation est partout, les occasions de chute multiples, et les chances de rester dans le droit chemin et de vivre dans le bien sont maigres.

Pour la médecine aussi, la maladie – les virus, les microbes, les bactéries – est omniprésente, l'homme est menacé de toute part, et les chances de préserver sa santé sont faibles. J'ai indiqué au chapitre précédent que Pasteur avait postulé que l'organisme humain était pur, dépourvu de toute souillure (le dogme inexact de l'asepsie du corps humain), ce qui impliquait que la maladie ne pouvait venir que de l'extérieur. Bien que l'on sache que cette idée est fautive, que le corps humain est en réalité rempli de micro-organismes de toutes sortes dont beaucoup peuvent – à la faveur d'un déséquilibre du terrain – devenir

pathogènes, cette notion de la virginité et de la pureté du corps humain demeure inscrite dans le subconscient d'une majorité d'individus. Elle a d'ailleurs abouti à pousser jusqu'à la paranoïa la recherche d'hygiène dans la culture occidentale. On voit cela en particulier aux États-Unis, où l'on pourrait confondre certains réfectoires avec des hôpitaux, en raison des combinaisons et masques portés par le personnel, et où certaines célébrités se paient le luxe absurde de vivre dans un milieu atmosphérique stérilisé. La vie, faut-il le rappeler, n'est pas stérile, mais ô combien fertile. Cette quête de stérilité, conduite au nom de la pureté, de l'hygiène et de la santé, apparaît en fin de compte morbide. Loin de favoriser une qualité de vie, ou même la vie tout court, elle met cette dernière en péril en fragilisant les individus, qui sont de plus en plus coupés d'un environnement naturel et ne prospèrent que dans un milieu artificiel, aseptisé, dévitalisé.

La volonté de manipuler génétiquement les espèces végétales et animales (l'être humain y compris), pour contrôler l'environnement dans lequel l'homme évolue et le débarrasser de tout élément agresseur ou pathogène, est la conséquence de cette croyance erronée en un milieu vital infesté par le mal et la maladie, dans lequel l'homme ne peut survivre qu'au prix d'une lutte sans merci. Déconnecté de la nature et de la vie,

enfermé dans son mental et dans l'univers matériel artificiel qu'il se construit autour de lui, l'homme considère son environnement naturel comme hostile et cherche à s'en protéger, quitte pour cela à le détruire ou à tenter de le remodeler sous son contrôle.

Une même dichotomie conduit l'homme à se couper de sa part d'ombre, en projetant le mal hors de lui, et à se dissocier de son milieu intérieur, en projetant dans le monde extérieur l'origine de ses maladies. Il se prive ainsi et de la possibilité d'apprendre à connaître et à intégrer les diverses parties de son psychisme, processus indispensable pour vivre en harmonie avec soi et avec les autres, et de la possibilité de prendre en charge sa santé en apprenant les règles de base de l'hygiène de vie (alimentation, respiration, détoxification, etc.). Ses tentatives pour détruire le mal et la maladie, sans tenir compte de sa propre part de responsabilité, échouent systématiquement et aboutissent même au résultat inverse : il renforce toujours plus ce qu'il cherche à détruire.

Ayant extériorisé le mal et la maladie, la culture judéo-chrétienne fait de même avec le bien et la santé : le salut ne peut nous venir que de l'extérieur. Sans l'aide de Dieu, d'un Sauveur, du prêtre, du médecin, des hosties, des pilules, etc., l'homme est condamné. Seul, il est faible, fragile, soumis à la tentation, aux agressions du milieu, contre lesquelles il ne peut rien par lui-même.

Tant dans la religion que dans la médecine, l'homme apparaît donc comme un enfant apeuré par la menace souterraine de Satan ou d'armées de microbes, et presque tout autant effrayé par un Dieu perdu dans les nuages, dont il doit implorer l'aide et tenter de s'attirer les bonnes grâces, en se soumettant à l'ordre terrestre qui le représente, qu'il soit clérical ou médical.

Toutefois, ainsi que je l'ai déjà dit ci-dessus, une prise de conscience et une maturation s'opèrent chez un nombre croissant d'individus qui se frayent un chemin vers la responsabilisation, la prise en charge et l'autonomie, passant par la confrontation de leurs peurs et l'intégration des parties dispersées de leur conscience, qu'elles soient refoulées ou projetées hors de soi.

Le concept de l'origine extérieure des maladies est remplacé par la notion de « médecine de terrain » : la pathologie y apparaît comme la conséquence d'un déséquilibre. L'individu est donc responsabilisé : c'est son mode de vie qui permet ou non le développement de maladies. Le milieu extérieur peut servir de stimulus, de déclencheur de la pathologie, mais il n'est plus perçu comme sa cause.

Une évolution semblable a lieu dans la compréhension religieuse et spirituelle du mal. Les ouvrages et séminaires expliquant ce qu'est notre part d'ombre, comment l'accepter, l'intégrer, travailler avec elle, se multiplient. Le mal n'est plus

perçu comme quelque chose d'extérieur, ayant une existence indépendante de l'homme. Il est davantage compris comme le résultat d'un déséquilibre intérieur, ou plus justement, d'une scission (*diabolein*, en grec, signifie *diviser*). Le mal qu'on projette à l'extérieur de soi, sur un bouc émissaire, est en réalité une part de soi dont on s'est dissocié, que l'on ne veut pas voir, et qui en est d'autant plus nuisible.

A la dichotomie *bien/mal, santé/maladie, intérieur/extérieur* qui a prévalu durant des siècles, commence donc à succéder une vision unitaire (mais pas uniforme) d'un monde dans lequel l'individu n'est plus isolé, coupé de tout, mais partie prenante de sa santé, de son salut, de sa vie.

Le baptême / la vaccination

Compte tenu de l'omniprésence du mal et du péché originel, le baptême tient dans la religion catholique un rôle primordial : c'est le rituel qui assure la protection divine, la Rédemption des péchés, qui scelle l'entrée du pécheur dans le sein de l'église. Celui qui n'est pas baptisé est perdu, condamné à l'enfer, ou tout au moins, aux limbes, d'où l'importance de pratiquer le baptême dans les jours suivant la naissance¹⁰. Si forte était cette conviction qu'à une époque pas si lointaine, on a même vu des prêtres introduire un crucifix

dans le vagin de la future mère, afin de baptiser l'enfant *in utero* lorsque sa vie était menacée.

De façon analogue, la vaccination est l'acte rituel par lequel chaque enfant s'assure les bonnes grâces de la médecine et sa protection contre les maladies. Celui qui n'est pas vacciné s'expose selon elle à tous les dangers, au point que cet acte a été rendu obligatoire dans plusieurs pays, et que les parents qui y soustraient leurs enfants peuvent même être passibles de poursuites. Les taches caractéristiques que chacun garde longtemps sur le bras, en souvenir des premiers vaccins, font ainsi figure de sceau protecteur certifiant la filiation médicale. On n'est pas loin du tatouage rituel.

On notera également que c'est un des rares actes médicaux pratiqué de manière massive, non personnalisé, souvent à l'école, ce qui souligne sa dimension de rituel collectif.

Autrefois, le prêtre bénissait les armées avant de les envoyer aux croisades contre les impies ; durant la Guerre du Golfe, les soldats américains ont reçu leur cocktail de vaccins avant d'affronter le « diable Saddam ».

Tant pour le baptême que pour les vaccins, la peur joue un rôle essentiel : peur d'être condamné à l'enfer, peur d'être rejeté par l'Église, peur de ne pas être sauvé, peur de tomber malade, peur de ne pouvoir être guéri, peur d'être rejeté du corps médical, peur d'être exclu de la sécurité sociale.

Dans un cas comme dans l'autre, l'individu est convaincu qu'il ne peut rien faire par lui-même pour assurer son salut ou sa santé ; il ne peut que s'en remettre à autrui, rechercher la protection du clan.

En réalité, non seulement la vaccination n'est ni une panacée, ni une protection absolument fiable contre les maladies, ni surtout la seule façon de s'en prémunir, mais en plus, elle présente des dangers dont plusieurs livres et revues spécialisées commencent à faire état, après des années de silence imposées par les autorités médicales, particulièrement en France, pour des raisons historiques. Plusieurs courants de médecines naturelles – dont l'homéopathie – la suspectent même de provoquer dès l'enfance d'importantes perturbations du système immunitaire.

Mon but ici n'est pas d'ouvrir la polémique sur les dangers de la vaccination¹¹, mais qu'elle soit efficace ou non, de mettre en évidence la dynamique religieuse qui caractérise sa justification et sa mise en œuvre systématique (voire obligatoire). A l'évidence, celle-ci, comme toujours lorsque le religieux s'en mêle, a prévenu jusqu'ici l'étude objective des effets pervers que nombre de médecins lui reprochent, et que l'on ne trouve que dans quelques rares livres et revues spécialisés.

La vaccination, en France tout particulièrement, n'est pas une option de la médecine moderne, une pratique parmi d'autres que l'on peut discuter, adopter ou rejeter : c'est un dogme dont la remise en question, fut-elle purement théorique, suscite des peurs et déclenche des réactions aussi intenses, voire agressives, qu'elles sont peu étayées d'arguments sérieux.

Ces réactions sont tout à fait compréhensibles si l'on garde à l'esprit que la croyance aux vaccins a pour fonction inconsciente d'apporter la sécurité – fut-elle illusoire – à une population infantilisée qui vit dans la peur de la maladie. Les spécialistes du religieux savent qu'il est absurde de détruire une idole ou une icône si l'on a pas transformé ou fait évoluer la croyance à laquelle celle-ci sert de support. De même, aussi longtemps que la vaccination est investie d'une fonction religieuse, sa remise en question, dut-elle s'appuyer sur l'argumentation médicale la plus solide, se heurtera à de profondes résistances. Pour cette raison, et pour éviter d'imposer à autrui des comportements pour lesquels il n'est pas prêt, il me semble indispensable de susciter préalablement une prise de conscience des dynamiques inconscientes auxquelles nous sommes encore soumis. Lorsqu'un individu a su faire face à ses peurs et parvenir à sa maturité psychique, une transformation dans sa façon de gérer sa santé et sa vie s'opère automatiquement.

Relevons également un parallélisme intéressant entre les grandes campagnes de vaccination lancées dans le monde entier par l'OMS (Organisation mondiale de la Santé) et, autrefois, l'évangélisation massive à laquelle se livrait l'Église catholique sur tous les continents. La même foi, la même conviction de bien faire, animent ces campagnes, et sans doute aussi la même volonté de se protéger des dangers dont l'autre peut être porteur, qu'il s'agisse de ses croyances ou de ses virus. Les dieux des autres religions étaient considérés « faux », « primitifs », « païens », et donc incapables d'assurer un salut digne de ce nom à ceux qui les révéraient. De même, les médecines des diverses populations de la terre ont été reléguées au rang de « superstitions », de « remède de bonne femme¹² », etc. Ce n'est que tout récemment que l'on a commencé à accorder quelque crédit aux « ethno-médecines », dont plusieurs ont d'ailleurs fait l'objet de pillages en règle, tandis que des brevets étaient accordés à des multinationales. *Peur, quand tu nous tiens...*

Le prêtre / le médecin

C'est bien sûr le parallélisme le plus évident. Gardons-nous cependant de ne l'envisager que sous ses aspects les plus superficiels (la soutane/la blouse blanche ; les titres impersonnels curé/

docteur, etc.). C'est avant tout dans le relationnel curé-paroissien/docteur-patient, que l'on décèle une remarquable similitude.

Le prêtre est l'intermédiaire indispensable entre l'homme ordinaire et le divin ; le médecin est lui aussi l'intermédiaire entre le patient et les arcanes de la science médicale. Tous deux ont longtemps utilisé le latin pour limiter l'accès du profane à leurs connaissances. Tous deux imposent le respect, voire une certaine crainte, puisqu'ils détiennent un pouvoir sur autrui : pouvoir de juger les âmes ou de diagnostiquer les corps, pouvoir de prescrire des repentances ou des traitements, pouvoir d'absoudre ou de soigner.

Comme toujours lorsqu'il y a un pouvoir, la relation est fondée sur la dépendance et la peur. Le croyant, comme le patient, est maintenu dans une relation paternaliste et infantilisante. On notera d'ailleurs l'usage, aussi révélateur qu'incongru, du mot « Père » pour s'adresser à un membre du clergé, pourtant voué au célibat. Le médecin aujourd'hui, pas plus que le prêtre hier, ne souhaite que ses patients/ouailles s'affranchissent de sa tutelle ; il les soigne, mais ne les éduque pas, il ne leur enseigne pas les bases de la prévention, de l'hygiène de vie.

Il y a un élément d'inaccessibilité dans le savoir que détiennent aussi bien le prêtre que le médecin, qui semblent tous deux appartenir à un autre monde : le profane n'est pas en mesure

de discuter, d'argumenter, il ne peut qu'obéir. Appelez un médecin « Monsieur » au lieu de « Docteur », discutez avec lui comme avec votre garagiste ou votre assureur, exprimez vos sentiments ou, pire, des doutes, et observez les réactions qu'une telle attitude suscite : vous passerez pour un mécréant, voire, si vous évoquez en plus des thérapeutiques non conventionnelles, pour un hérétique. Mais en réalité, l'aura du médecin est encore telle, qu'une majeure partie de la population ne parviendrait même pas à tenter d'adopter cette attitude à l'égard du « docteur ».

La vulgarisation du savoir médical, la multiplication des livres et des revues sur la santé et les diverses formes de médecine, ont contribué ces dernières années à modifier un peu la relation médecin/patient. Un mouvement de réappropriation de son corps et de son âme semble fort heureusement se dessiner. Mais l'apparition de nouvelles technologies (clonage, génie génétique, etc.) vient contrebalancer cette évolution, en faisant croire à la population que seules des techniques très sophistiquées et coûteuses peuvent garantir la santé collective, techniques inaccessibles au profane autrement qu'en s'en remettant aux mains d'« experts ». L'attribution de sommes astronomiques à la mise au point d'appareils de pointe, plutôt qu'à l'éducation de santé et à la prévention véritable, suggère que les objectifs

réels de la politique de santé sont davantage la maîtrise du vivant que l'accès de chacun à sa maturité sur le plan santé. Les raisons possibles de cet état de choses seront abordées au chapitre *Médecine messianique, médecine faustienne*.

L'Église et les vœux / l'ordre des médecins et le serment d'Hippocrate

Il est également frappant d'observer les parallèles existant entre l'Église de Rome et l'ordre des médecins. Ces deux structures partagent non seulement une forte hiérarchisation, un grand manque de transparence, mais aussi une justice propre. De l'anathème à l'hérésie, de l'excommunication à l'interdiction de prédication, et plus crûment des Croisades aux bûchers, l'Église a longtemps pratiqué sa propre justice, que ce soit à l'encontre des païens, des hérétiques, de ses fidèles ou de ses propres clercs. Quant à l'ordre des médecins – le terme d'« Ordre » propre à cette profession est révélateur en lui-même et fait quelque peu moyenâgeux aujourd'hui – on sait avec quel acharnement il poursuit l'« hérésie » dans ses rangs, celle-ci portant désormais le nom de « charlatanisme ».

Les vœux prononcés par le clerc, de même que le serment d'Hippocrate (qui appelle un jeu de mots facile), confèrent tous deux une dimension

sacerdotale à la charge ainsi acceptée. Quant à savoir si le faste de l'Église, comme le recours à des médicaments hautement iatrogènes, sont compatibles avec un vœu de pauvreté ou un *primum non nocere*¹³, je laisse aux lecteurs le soin d'en décider pour eux-mêmes.

État dans l'état, l'Église était très proche du pouvoir sur lequel elle a – jusqu'à Napoléon, en France – exercé une influence prépondérante, pour des motifs auxquels la religion a essentiellement servi de prétexte, comme chacun le sait. La fortune de l'Église ne provient pas de l'argent de la quête, pas plus qu'elle n'a beaucoup contribué à soulager les misères du monde. Depuis Pasteur, qui était un ami personnel de l'empereur, la médecine a progressivement pris la place laissée vacante par l'Église au côté de l'État, du fait de la laïcisation de la société. Nul n'ignore en France l'influence de l'Institut Pasteur-Mérieux sur la politique médicale, tout comme chacun connaît les sommes brassées par l'industrie médico-pharmaceutique.

Les structures ont changé, mais la dynamique de fond est restée la même : jeux de pouvoir, contrôle des masses, intérêts financiers.

Bref rappel : ainsi que cela a été précisé dans l'introduction, je considère que cette persistance de mêmes modes de fonctionnement dans la

médecine et dans la religion ne résulte pas fondamentalement d'une volonté de manipuler et de nuire que cultiveraient des individus assoiffés de pouvoir (même si cela existe). Je pense plutôt qu'elle tient avant tout au fait que l'ensemble de la société est encore sous l'emprise de peurs et de superstitions primitives, dont l'influence s'exerce subrepticement dans de nombreux domaines d'activités. Les autorités médicales sont le jouet des mêmes peurs qui affectent ceux sur lesquels elles exercent leur pouvoir ; en effet, celui qui est libre de toute peur est généralement libre des jeux de pouvoir. Que l'on soit dominant ou dominé, bourreau ou victime, on participe donc à un même jeu, dicté par le pouvoir et la peur.

L'hérésie / le charlatanisme

Au « *Hors l'Église catholique, point de salut !* » répond tout naturellement depuis Pasteur un « *Hors la médecine moderne, point de santé !* » L'Église de Rome voyait en Jésus le seul et unique fils de Dieu. Forte de cette croyance, elle s'est longtemps considérée comme la seule voie de salut pour tous les hommes, au mépris des autres religions, qualifiées de primitives, païennes ou hérétiques. Aujourd'hui, la médecine pastoriennne se considère elle aussi comme seule susceptible d'apporter la santé, comme seule vraie,

rationnelle ; les autres pratiques médicales relevant pour elle de la crédulité, du charlatanisme, du placebo, etc.¹⁴.

L'hérésie, comme le charlatanisme, consiste donc, dans la plus grande partie des cas, non pas à mettre en péril le salut ou la santé d'autrui, mais à oser les rechercher par d'autres moyens – confessions ou médecines différentes – que ceux officiellement admis. Peu importe que ceux-ci soient éventuellement plus efficaces ou simplement plus conformes à la culture, aux aspirations ou aux désirs des intéressés.

Cela dit, qu'il existe de véritables charlatans, des escrocs – comme on en trouve peu ou prou dans toutes les professions – ne fait guère de doute. Mais il fait non moins de doute qu'il existe un grand nombre de thérapeutiques non officiellement reconnues, dont l'efficacité est attestée, et qui font cependant l'objet d'une véritable inquisition. A la pensée unique correspond une médecine unique qui ne tolère aucune concurrence. Certes, les médecins ou praticiens hérétiques ne sont plus brûlés de nos jours, mais ils sont souvent « grillés » : diffamation, amendes, peines d'emprisonnement, impossibilité d'exercer librement.

L'arbitraire de ces décisions et leur absence de fondement rationnel ou médical se voit clairement au fait qu'une même thérapeutique peut être interdite dans un pays, tolérée dans un autre

et remboursée dans un troisième. Certains vaccins obligatoires en France sont interdits dans les pays nordiques et optionnels en Suisse. Des pratiques comme l'acupuncture, l'ostéopathie ou la chiropraxie sont reconnues et remboursées par certains pays, ridiculisées et condamnées par d'autres. Pareille attitude relativise les aspirations de la médecine à être considérée comme une science à part entière, car les lois de la physique ou de la chimie sont, elles, les mêmes sous toutes les latitudes et dans toutes les cultures.

Qui plus est, une attitude réellement scientifique consisterait à mettre à l'épreuve, de façon équitable, les diverses thérapeutiques officielles ou non, d'étudier leurs résultats sans *a priori*, plutôt que de les condamner ou de les rejeter pour la seule raison de leur non-conformité aux dogmes médicaux en vigueur.

Voilà qui souligne à nouveau la dynamique religieuse qui influence la médecine dans tous ses aspects, malgré le discours scientifique dans lequel elle aime à se draper. La physique ou la chimie, par exemple, n'ont pas besoin d'un « Ordre » pour défendre ceux qui la pratiquent, sans avoir d'ailleurs pris de vœux ni prononcé de serment. Leurs expériences, leurs résultats peuvent librement être discutés, sans susciter l'irruption de réactions fanatiques (encore que...).

On notera enfin que l'amalgame fait aujourd'hui entre médecines naturelles et sectes permet

au pouvoir médical en place de diaboliser et de combattre les praticiens de médecines alternatives, souvent au mépris des droits élémentaires. Rien ne saurait mieux illustrer la persistance des mêmes vieilles phobies religieuses, sous les apparences médicales les plus modernes.

Le Salut et la vie éternelle / la santé et l'immortalité physique

Nous touchons ici la pierre angulaire de l'Église et de la médecine, à savoir la question de la mort. La plupart des religions de la planète, sinon toutes, sont des réponses à la question de la mort, qui hante le commun des... mortels. Otez la peur de la mort et vous supprimez l'essentiel du besoin de croire, quelle que soit la façon dont il s'exprime. La promesse d'un au-delà, l'assurance d'une vie après la mort, et même d'une vie meilleure, sans maladie, sans misère, l'espoir d'un paradis, d'une récompense pour les justes, c'est tout cela – qu'il soit vrai ou non – qui nourrit la foi chrétienne. C'est tout cela aussi que les autorités ecclésiastiques ont su utiliser à travers les siècles pour contrôler l'existence des individus, comme celle de peuples entiers, pour justifier l'Inquisition et les Croisades, l'ingérence dans la vie privée (et, en particulier, sexuelle) de chacun, etc.

L'Église apportait à ses ouailles l'espoir du salut et de la vie éternelle, l'espoir d'un au-delà paradisiaque – pour ceux ayant respecté ses commandements – qui justifiait toutes les souffrances et les injustices de ce monde-ci. Tout cela méritait bien quelques sacrifices, quelques pénitences et privations : qu'est-ce qu'une vie humaine en regard de l'éternité ?

La médecine moderne, qui a substitué le culte du corps à celui de l'esprit, cultive aussi l'ambition à peine cachée de vaincre la maladie et la mort. Elle a tout naturellement remplacé la quête d'un salut et d'une vie éternelle hypothétiques par la recherche de la santé parfaite sur ordonnance et l'espoir, sinon de l'immortalité physique, du moins d'une vie s'allongeant indéfiniment : le nombre croissant de personnes qui demandent à être cryogénées après leur décès en témoigne. Ce fol espoir est entretenu un peu rapidement par quelques émules du Dr Frankenstein, sur la base des résultats, pourtant bien aléatoires, de greffes d'organes et des promesses du génie génétique (clonage, réserve d'organes, etc.). L'absence de recul sur ces méthodes laisse songeur quant aux espoirs que l'on fonde sur elles. Ceci d'autant plus que derrière les résultats mirifiques dont la presse aime à se faire l'écho se profilent bien souvent des effets secondaires inattendus, comme c'est presque toujours le cas dès que l'on touche au vivant.

Mais qu'importe, pour beaucoup, le paradis ne se situe plus dans un Eden métaphysique, il est désormais à portée de main : bientôt les hommes vivront éternellement sur terre, grâce aux progrès de la médecine, entourés d'espèces végétales et animales revues et corrigées, ou créées de toute pièce en laboratoire par le génie humain. Dieu – s'il existe – n'avait fait qu'un brouillon imparfait avec sa Création, mais heureusement, l'homme est intervenu pour arranger les choses.

Si le ciel valait bien quelques souffrances et privations, le paradis terrestre a, lui aussi, son coût : erreurs médicales (qui, avec les moyens modernes, prennent désormais des proportions considérables : vache folle, sang contaminé, etc.), expérimentation animale et humaine, et – si l'on inclut dans cette dynamique les biotechnologies et les manipulations du vivant – dénaturation des espèces végétales et animales, etc.

C'est d'ailleurs, à mon avis, dans la façon dont ses erreurs et ses échecs sont tolérées par la société que la médecine révèle le mieux sa dimension religieuse et l'aura protectrice dont elle est entourée. Dans nul autre domaine, on ne tolérerait une marge d'erreur aussi grande, ni on ne poursuivrait dans la même direction avec des résultats qui, à long terme, s'avèrent mitigés : plusieurs vaccins montrent aujourd'hui les limites et dangers que leur avaient déjà prédit des contemporains de

Pasteur ; les antibiotiques génèrent des multi-résistances ; de nouvelles maladies apparaissent, et les coûts de la santé s'envolent. Certes, un efficace écran de communication masque le plus souvent ces réalités au grand public, mais quand bien même celui-ci en serait informé que la dimension messianique de la médecine viendrait probablement sanctifier ces erreurs à ses yeux.

Le message principal que la médecine s'efforce de faire passer à ses fidèles à travers les médias est que l'on vit plus, plus longtemps et mieux, que la lutte contre le cancer progresse, que demain, on maîtrisera le vivant et que l'on fera reculer la mort, quitte à trafiquer chiffres et statistiques pour conforter ce *credo*. Comme nombre de croyances religieuses, les croyances médicales servent à protéger l'homme de la peur de la mort, au lieu de lui apprendre à y faire face, à l'accepter, processus indispensable à qui veut vraiment vivre. La médecine nie la mort, qui représente pour elle un échec. Elle parle clonage, génie génétique, greffes d'organes, etc. Même si d'indéniables progrès ont été réalisés ces dernières décennies, la mort reste un sujet tabou. On prolonge indéfiniment la vie d'individus réduits à l'état de légumes, gonflant ainsi artificiellement les statistiques de longévité, sans prendre en compte la qualité de vie dont jouissent ceux qui sont traités ainsi. La mort n'est pas

vaincue, elle est maquillée, cachée, niée. Et la religion médicale n'est rendue possible qu'en raison de cette croyance, alimentée par les médias, qu'un jour la médecine aura raison de la mort.

La peur de la mort est ainsi le ciment de la relation de dépendance qui s'établit entre l'individu et le prêtre ou le médecin.

Les péchés, la confession, le repentir / la mauvaise hygiène de vie, la consultation, le traitement

Dès lors que l'Église est devenue un instrument de contrôle des masses, maintenues sous sa bienveillante dépendance, ses pratiques visaient plus à faire perdurer cette relation de dépendance qu'à conduire les fidèles sur le chemin de leur libération intérieure. L'institution de la confession en est un exemple éloquent. En demandant aux fidèles de confesser régulièrement leurs péchés, et en leur donnant une absolution moyennant seulement un repentir superficiel, associé à la récitation de quelques *Pater Noster* ou, encore plus significatif, à la pratique des indulgences, l'Église indiquait clairement que son but était moins l'élévation des âmes de ses ouailles que la surveillance et le contrôle de leur vie, jusque dans ses aspects les plus intimes, ainsi que l'augmentation de ses ressources financières.

Le chrétien moyen se trouvait de la sorte indirectement encouragé à continuer de vivre de la même façon, à regoûter du « péché » autant qu'il le voulait, puisque, de toute façon, son salut était assuré par le clergé local au prix de quelques prières ou d'espèces sonnantes et trébuchantes.

La même relation de co-dépendance s'est ensuite établie entre le médecin et son patient. Les consultations régulières remplacent la confession et, comme cette dernière, n'ont pas pour but de donner à l'individu les moyens de se prendre en charge et de se responsabiliser (en lui enseignant, dans le cas présent, les bases de la prévention et de l'hygiène de vie, par exemple¹⁵), mais de fidéliser sa dépendance envers une autorité extérieure, qui dépend elle aussi de ceux qu'elle gouverne. Là encore, le patient est encouragé à continuer de vivre dans l'inconscience et l'insouciance, convaincu que la médecine saura au besoin réparer ses erreurs, moyennant quelque argent, mais surtout pas d'effort. « Maigrir sans effort », « rajeunir sans effort », « en pleine forme sans effort » : les magazines regorgent de publicités de ce style qui entretiennent l'individu dans l'infantilisme et la déresponsabilisation. Le résultat est connu : l'envol des coûts « de la santé », la multiplication des maladies iatrogènes¹⁶ et de civilisation, la perte de la qualité de vie, l'apparition de nouvelles pathologies, des effets secondaires indésirables, etc. A quoi les autorités

médicales répondent qu'une nouvelle pilule, une nouvelle technologie, un nouveau miracle médical, viendra tout arranger et donner enfin accès à cette santé qui, curieusement, semble s'éloigner toujours un peu plus, à chaque pas effectué dans cette direction.

... et ainsi de suite

Je pourrais poursuivre méthodiquement l'énoncé de ces nombreux parallélismes entre religion chrétienne et médecine, en relevant notamment encore ceux-ci :

- la messe en latin > le jargon médical (autrefois aussi latin)
 - l'hostie > les pilules
 - la soutane > la blouse blanche
 - les bonnes sœurs > les infirmières
 - les dons à l'église > les dons à la recherche médicale
- etc.

Les exemples cités dans ce chapitre suffisent cependant à illustrer mon propos. Les lecteurs auxquels cette approche semble pertinente n'auront aucun mal à poursuivre cette comparaison par eux-mêmes, avec les autres caractéristiques de ces deux institutions.

Chapitre 3

Médecine messianique, médecine faustienne

La médecine moderne est donc devenue la religion collective du 20^e siècle. « Métareligion » laïque, en quelque sorte, dont les fidèles – qui se comptent parmi toutes les autres religions – se chiffrent probablement en centaines de millions. Elle dispose, il est vrai, d'un atout majeur : ce que les autres confessions promettent dans un hypothétique au-delà, elle le laisse espérer dans ce monde-ci. Le paradis terrestre est pour demain : grâce au clonage, au génie génétique, aux greffes et transplantations, demain, on vivra indéfiniment, la maladie aura

été vaincue, la souffrance aussi. Finis le hasard, la malchance, l'imprévu : on choisira les caractéristiques physiques et psychiques de ses enfants, que l'on pourra avoir à n'importe quel âge. De même, on pourra refaçonner son corps et se donner l'apparence de son choix. Et l'on vivra entouré d'espèces végétales et animales adaptées à nos besoins, dûment brevetées, les autres ayant rejoint des réserves dans le meilleur des cas..., des musées dans le pire. Bienvenue dans « le meilleur des mondes »...

Bien sûr, c'est là un tableau caricatural, et l'on arguera que jamais la médecine ne promet ouvertement tout cela : c'est vrai, mais l'espoir en est quand même présent – entretenu même – comme l'indiquent notamment le nombre croissant de personnes se faisant cryogéner après leur mort, ou encore bon nombre de films futuristes dans lesquels se reflètent les aspirations de notre génération : on y voit le héros (ou le méchant) sortir d'une congélation de quelques dizaines ou centaines d'années, avant de réaliser ses exploits.

« *Qui fait l'ange fait la bête* », dit un proverbe. Et de façon similaire, il semble que ce soit en réalité le mythe faustien qui se joue sous nos yeux. Depuis plus d'un siècle, la médecine et les sciences du vivant ont vendu (ou tout au moins perdu) leur âme et cherchent à se rendre maîtres de la vie, en lui niant cependant toute dimension spirituelle ou sacrée. Qu'importe le spirituel

quand point l'espoir d'une existence physique indéfinie ? Non seulement le médecin a pris la place du prêtre, mais il aspire même à prendre celle du Créateur¹⁷, à acquérir la Toute-puissance sur le vivant et à façonner celui-ci à sa guise.

Selon la mythologie chrétienne, l'archange Lucifer (porteur de lumière) a chuté par orgueil pour s'être cru l'égal du Créateur. On ne peut manquer de trouver des ressemblances entre ce récit symbolique et ce à quoi nous assistons aujourd'hui. Il y a, me semble-t-il, un orgueil certain à s'imaginer que l'homme, grâce aux seules lumières de la science, va se rendre maître du vivant, en s'y prenant de la façon dont il le fait actuellement, c'est-à-dire sans respect pour la vie¹⁸. Les parodies de réflexion éthique qui entourent des sujets tels que la procréation assistée, l'avortement, l'euthanasie, les manipulations génétiques, etc., soulignent avant tout le désarroi et l'impossibilité de trouver des points d'ancrage solides d'une civilisation qui nie toute dimension autre que matérielle à l'existence, et qui ne perçoit pas l'unité du vivant.

Ouvrons les yeux.

Depuis un siècle, les miracles médico-scientifiques d'un jour deviennent les mirages du lendemain : l'état de santé déplorable de la planète, comme celui de l'humanité, en témoignent assez. Qu'il s'agisse des vaccins, des antibiotiques ou de

leurs équivalents dans l'agriculture, on découvre jour après jour que chaque brève victoire gagnée contre la nature est suivie de revers sérieux et de problèmes aggravés. De nouvelles formes plus fortes de tuberculose, de choléra, de malaria, etc., ont fait leur apparition. La résistance des virus et des bactéries s'accroît, comme en agriculture celle des parasites aux différents produits utilisés pour les combattre. Faut-il s'en étonner lorsqu'on travaille contre la nature plutôt qu'avec elle ?

A chaque mauvaise surprise, à chaque nouveau scandale, les chercheurs prophétisent que la prochaine étape sera la bonne, que la prochaine découverte, le prochain remède nous donnera la solution (l'ab-solution ?). Et quand cette solution révèle à son tour ses faiblesses et des effets secondaires, parfois pires que ses éphémères bienfaits, la recherche nous vante déjà les mérites du prochain mirage...

C'est flagrant aujourd'hui. La prochaine étape, le prochain miracle, nous dit-on, c'est le génie génétique : on laisse entendre que la génétique va tout sauver, tout arranger, guérir ce que les précédentes découvertes n'ont pas guéri, ainsi que tout ce qu'elles ont provoqué comme pathologies iatrogènes. Mais l'on peut être certain que ce nouveau mirage reculera devant nous comme les autres, car l'état d'esprit fondamental de la médecine n'a pas changé d'un iota. Et quelles

mauvaises surprises se révéleront lorsque le mirage se dissipera... ?

Comme un nombre croissant d'individus aujourd'hui, je pense que seules la prise de conscience et la responsabilisation personnelle, à tous les niveaux (intellectuel, médical, social, spirituel, etc.), peuvent nous apporter ce que des générations de prophètes nous ont fait espérer d'une autorité ou d'un rédempteur extérieurs, nous incitant ainsi à nous déresponsabiliser et à nous aliéner de nos propres ressources, en son nom. Je suis convaincu qu'aussi longtemps qu'elle reste animée par la mentalité qui la caractérise aujourd'hui, la médecine ne nous apportera pas plus la santé collective que deux mille ans d'un christianisme dénaturé n'ont apporté la paix et l'amour dans le monde.

Plutôt que d'être religieuse à son insu, et de servir de théâtre à l'expression des fonds obscurs de la conscience humaine, la médecine aurait tout à gagner à inclure consciemment une dimension psychologique ou spirituelle dans sa pratique. Celle-ci, à l'évidence, ne se décrète pas de l'extérieur, de façon intellectuelle ou académique : elle ne peut que résulter de la démarche intérieure, individuelle, des membres du corps médical. Plusieurs sont d'ailleurs déjà sur cette voie, comme en témoignent de nombreux livres et séminaires de médecins qui vivent leur profession comme un réel sacerdoce, ayant de leurs

patients une vision plus vaste et plus profonde que celle strictement mécanique ou physiologique qui leur a été enseignée. Ces médecins incluent la psyché, l'esprit (ou tout au moins l'humain) dans leur pratique, que ce soit par le recours à divers rituels¹⁹, par l'établissement d'une relation d'amour avec leurs patients²⁰, ou par de nombreux autres moyens. Les résultats qu'ils obtiennent non seulement en termes quantitatifs, objectivement mesurables, mais aussi sur le plan qualitatif – qualité de la relation, évolution du patient, etc. – paraissent très prometteurs.

Les patients ont évidemment eux aussi leur part de responsabilité dans le type et la qualité de relations qu'ils entretiennent avec leur médecin ou thérapeute. Ceux qui apprennent progressivement à se prendre en charge, à se connaître, à assumer leur santé, ceux qui voient à travers le masque religieux voilant actuellement la médecine, et qui considèrent avant tout le médecin comme quelqu'un pouvant les aider à se guérir eux-mêmes et à comprendre le sens de leur maladie (et non comme un être investi de pouvoirs particuliers), contribuent à faire évoluer la relation thérapeutique et l'acte médical vers ce qu'ils peuvent avoir de plus respectueux et de meilleur.

Nous avons donc tous une part de responsabilité dans la situation actuelle, contrairement à ce que pensent ceux qui voient d'un côté « le

méchant lobby médico-pharmaceutique », sensé rechercher seulement le pouvoir et l'argent, et de l'autre « les pauvres patient exploités » ou « les braves adeptes des médecines alternatives », victimes d'une conspiration planétaire. Le système actuel a vu le jour parce qu'il répondait aux besoins de la majorité ; il se perpétue parce que la plupart continue d'y donner son consentement, fut-il tacite. Et cela, parce qu'en dépit de ses imperfections évidentes, ce système continue de satisfaire des fonctions religieuses ou psychologiques fondamentales, en apaisant les peurs collectives.

S'attaquer à ce système médical, ainsi que le font certains, m'apparaît certes courageux, mais – je le crains – également futile du moment que ces attaques n'agissent pas sur la mentalité qui en assure la pérennité. Si le système actuel venait à disparaître, la même mentalité aurait tôt fait de lui trouver un remplaçant, tout comme la médecine est elle-même venue suppléer aux carences induites par la disparition de la religion collective d'autrefois. Ce n'est donc pas « le système » qu'il faut changer, mais bien notre propre dynamique interne, notre relation à nous-mêmes, à nos peurs, à la maladie, au monde, dont ce système n'est qu'un des nombreux et fidèles miroirs.

Celui qui a opéré cette transformation de lui-même n'est plus dans le système, mais il n'y est

pas non plus opposé (lorsqu'on est « contre », on se situe par définition au même niveau que ce que l'on combat) : il gère librement sa vie et sa santé. Il respecte de ce fait ceux qui la gèrent autrement que lui, y compris ceux qui ont encore besoin du système médical actuel. Toute tentative de faire évoluer autrui contre son gré — une aberration dans les termes — aboutit généralement à des résultats inverses à ceux souhaités. Il me semble plus respectueux d'autrui, et donc plus productif, de partager avec ceux qui le désirent les connaissances, les moyens, les méthodes permettant de cheminer sur la voie de la responsabilisation individuelle, de l'autonomie et de l'indépendance.

Chapitre 4

L'éternel retour des peurs ataviques

J'ai suggéré dans ces pages qu'un « champ religieux » chrétien est à l'œuvre dans la médecine et la recherche, et qu'il en oriente le fonctionnement, comme un champ magnétique invisible, au-delà de toute rationalité. Ce champ, nous l'avons vu, est constitué de croyances profondes destinées à apaiser des peurs, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui ne cesseront de parasiter nos activités « rationnelles » et « objectives » aussi longtemps qu'elles n'auront pas été affrontées individuellement. On en trouve des traces non

seulement dans la médecine, qui en est probablement l'exemple le plus frappant, mais dans de nombreux domaines, de la politique²¹ à la philosophie, en passant par les arts ou l'économie.

En poussant cette approche un cran plus loin, on constate que la religion chrétienne, telle que nous la connaissons, est elle-même le résultat d'un parasitage du message christique originel par les peurs primitives de l'homme : peur de la mort, peur de la souffrance, peur de l'inconnu, peur du jugement, de l'exclusion, y compris peur de la vie. Ces peurs ont en effet façonné les superstitions anciennes, les premières formes de religions, tout comme elles se sont mêlées aux enseignements des divers prophètes et les ont dénaturés.

Cette dénaturation me semble particulièrement évidente avec le message du Christ, probablement déformé dès les origines, ainsi que l'avait déjà suggéré Nietzsche, dans l'« *Antéchrist* » avec la verve qu'on lui connaît. Pour Nietzsche, la « bonne nouvelle » de Jésus, c'était la disparition de la notion de faute, de culpabilité²², c'était le don de l'amour, l'acceptation totale de la vie présente, y compris d'une mort injuste. A l'inverse, la religion chrétienne s'est construite sur la culpabilité, la peur, le jugement et la punition. Nietzsche avait émis une supposition qui mérite réflexion : selon lui, les premiers chrétiens n'auraient pas compris le sens de la mort de Jésus et l'auraient interprétée à la lumière de leurs

peurs et des anciens enseignements²³. Il qualifie de « dysangile » (mauvaise nouvelle) ce qu'ils ont fait de l'enseignement de Jésus, projetant sur sa mort le concept païen du sacrifice expiatoire de l'innocent pour le rachat de la communauté²⁴. Pour lui, il n'y aurait eu au fond qu'un seul vrai chrétien : Jésus, seul à avoir opéré l'alchimie de ses peurs et vécu l'amour véritable. Une hypothèse assez troublante pour mériter, à mon sens, plus qu'un rejet émotionnel ou une approbation superficielle.

Nous voyons donc se superposer trois niveaux, trois couches différentes :

- 1 – Le noyau fondamental est constitué des peurs fondamentales de l'être humain, par rapport à sa condition sur cette terre, ses souffrances, sa mort, etc.
- 2 – Pour se protéger de ses peurs, l'individu les recouvre d'une couche de croyances qui visent à les apaiser, à défaut de vraiment les dissiper par les lumières de la connaissance. La croyance habille les peurs, les déguise, pour les rendre plus acceptables ; mais elle ne résout rien et sous ces déguisements, les peurs continuent d'agir.
- 3 – Enfin, à notre époque où le besoin de savoir prend le pas sur celui de croire, comme la

science sur la religion, un vernis intellectuel tente de justifier rationnellement ces croyances, ou de leur donner une nouvelle forme sans en changer le fond.

A la lumière de ces trois niveaux, la sacrosainte « liberté de pensée » apparaît comme un leurre. Il n'y a pas de liberté de pensée sans liberté de croyances. Et il n'y a pas de liberté de croyances pour celui qui n'est pas libre de ses peurs. Les croyances délimitent le champ dans lequel s'exerce la pensée, comme un invisible écran magnétique digne de *La guerre des étoiles*. Celui qui parvient à s'en échapper inquiète les autres : ce fut justement le cas d'un Nietzsche, dont l'audace en la matière continue d'étonner aujourd'hui.

Les émotions, les colères, les indignations, les passions qui apparaissent lorsque certaines idées « dérangeantes » sont discutées, non seulement en médecine, mais dans tous les domaines, sont la plupart du temps des révélateurs de ce « mur de croyances » qui limite étroitement les incursions de la pensée dans l'inconnu. D'ailleurs, on dit volontiers que « *la pensée a des ailes* » : elle a en effet la capacité de voler très loin et d'explorer des territoires inconnus, mais elle doit pour cela s'affranchir de ses racines qui la lient au plus profond de l'obscurité de nos peurs.

Aussi longtemps que ce noyau de peurs reste le moteur caché de l'existence humaine, notre imagination et nos facultés intellectuelles resteront loin en-deçà de leurs capacités réelles, asservies à la tâche basique de garantir notre sécurité psychologique.

Aux dires de nombreux enseignements spirituels, ce parasitage de l'activité humaine par les fonds obscurs de la psyché ne prend fin que lorsque l'individu parvient, par le travail intérieur de son choix, à transmuter ses peurs ataviques, à intégrer sa part d'« ombre » (plutôt que de la projeter sur autrui), bref à se réaliser, à atteindre sa pleine maturité spirituelle. Or, s'il est déjà rare de rencontrer des personnes ayant réalisé cet état, à ma connaissance, aucune société humaine ne l'a encore atteint collectivement. Le fonctionnement de la plupart des populations du globe reste donc, pour l'instant, soumis au jeu de ces forces obscures de la psyché humaine²⁵, à l'origine des guerres, des conflits religieux ou raciaux, dans lesquels l'ennemi, « diabolisé », sert d'écran expiatoire aux projections collectives les plus sombres.

Conclusion

Au-delà de la religion et de la médecine, ou des autres domaines d'activité humaine où s'observent des travers similaires, c'est évidemment l'être humain – c'est-à-dire chacun de nous – qui est invité à se libérer de la peur, cette peur qui fausse la perception, qui fait rechercher le pouvoir pour avoir la sécurité (ou les croyances pour s'en donner l'illusion), cette peur qui empêche d'aimer. « Invité » à se libérer, mais non contraint : à chacun son rythme, son temps d'incubation, de germination, de floraison.

Un tel changement de mode de fonctionnement – de paradigme – est d'ailleurs déjà en cours et l'on en trouve des traces dans divers domaines : médecine, éducation, économie, agriculture, politique, sciences, etc. Il passe toujours par la transformation individuelle : de l'état de

victime passive, l'individu passe à celui d'acteur conscient et responsable de sa vie. Réconcilié avec lui-même, dans sa totalité, il est alors prêt à établir des relations saines et vraies avec autrui, avec son environnement, avec une dimension de transcendance.

L'ancien paradigme, fondé sur la peur, dit : « *Vous êtes faibles, vous êtes fragiles, vous ne pouvez rien faire par vous-mêmes. Laissez-nous faire, nous les spécialistes, les experts, les autorités (qui avons besoin de votre allégeance). Dormez en paix. On s'occupe de tout, on contrôle tout. Nous allons vous apporter la solution à tous vos maux.* »

L'état du monde aujourd'hui en montre globalement les conséquences.

Le nouveau paradigme affirme plutôt : « *Nous avons en nous tout ce dont nous avons besoin. Prenons notre vie en charge. Développons tout notre potentiel. Assumons notre santé, notre évolution, notre épanouissement, bref, notre existence à tous les niveaux. Lisons, cherchons, expérimentons, responsabilisons-nous. Il n'y a que la conscience individuelle et la transformation personnelle qui paient.* »

Ce paradigme porte en lui le germe d'une humanité sortie de son enfance et de ses peurs.

Postface

Les enseignements, les méthodes et outils permettant à celui qui le désire d'apprendre à mieux se connaître, à accepter sa part d'ombre, à remettre en question ses croyances, à faire face à ses peurs et à apprendre à les transformer, sont nombreux. Diverses doctrines spirituelles fournissent des clés. Les connaissances récentes issues de la psychologie moderne, qui mettent en lumière les fonctionnements de la psyché, apportent elles aussi des éléments de grande valeur pour effectuer ce travail.

Dans mon propre cheminement (non achevé), j'ai plus particulièrement apprécié certains ouvrages et certaines méthodes, notamment ceux qui ne demandent du lecteur ou du pratiquant aucune adhésion à un dogme particulier, à des croyances, à une vision du monde spécifique.

Ces moyens ont contribué à me permettre de commencer à transformer ma relation à moi-même et à autrui ; ils me paraissent accessibles au plus grand nombre. Il en existe très certainement de nombreux autres dont je n'ai pas connaissance. La brève sélection présentée ci-dessous est donc nécessairement subjective et très incomplète : elle a pour seul objectif de donner à ceux qui le désirent un premier choix de références avec lesquelles démarrer.

- *Relations et jeux de pouvoir*
Jean-Jacques Crèvecoeur (éd. Equinoxe 21)
- *Aucune rencontre n'arrive par hasard*
Kay Pollack (éd. Jouvence)
- *La communication non-violente*
Marshall Rosenberg (éd. Syros/Jouvence – oct. 1999)
- *La Sémantique Générale*
André Passebecq (Vie et Action)
- *Les Quatre Accords Toltèques*
don Miguel Ruiz (éd. Jouvence)
- *Aimer, c'est se libérer de la peur*
Gérald Jampolsky (éd. Vivez Soleil)

- *Se libérer des systèmes croyances*
Michael Misita (éd. Jouvence)
- *Avoir ou être*, Erich Fromm
(éd. éd. Laffont)
- *Les 7 habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent*
Stephen R. Covey (éd. First)
- *Priorité aux priorités*
Stephen R. Covey (éd. First)

Références

- ¹ A ce propos, se référer notamment aux travaux d'Emile Durkheim.
- ² Lire également l'excellent ouvrage de Perrot, Rist et Sabelli : *La mythologie programmée* (PUF), qui pousse encore plus loin l'étude des manifestations modernes du religieux dans notre société.
- ³ Pour plus de simplicité, j'englobe sous ce terme non seulement la médecine, mais aussi ce qui s'y attache et dont elle dépend, à savoir la recherche médicale, l'industrie pharmaceutique et une partie de la recherche en biologie.
- ⁴ Sur cette question des peurs fondamentales de l'être humain, je recommande vivement la lecture de l'excellent ouvrage de J.-J. Crèvecoeur,

Relations et jeux de pouvoir, qui met en évidence la manière dont ces couches successives de peurs déterminent les relations que nous entretenons avec autrui et les jeux de pouvoir qui les caractérisent. Le processus par lequel chacun peut apprendre progressivement à confronter ces peurs et à les apprivoiser y est clairement expliqué.

⁵ Il n'est pas dans mon propos ici de rentrer dans la polémique Béchamp-Pasteur sur l'origine réelle des découvertes attribuées à Pasteur, qui a déjà fait l'objet de diverses publications.

⁶ *Pasteur : le socle se lézarde*, de J.-J. Rocca (Médecines Nouvelles, vol. 2, n° 4, 1991).

⁷ A titre d'exemple, la notion de polymorphisme bactérien, découverte par Béchamp, à qui Pasteur "emprunte" ses mycozymas pour en faire ses propres microbes, a été totalement escamotée par Pasteur, avec ses conséquences déplorable pour l'évolution de la recherche.

⁸ Ce sont les 4 principes de la panspermie atmosphérique, de l'asepsie des organismes vivants, des phénomènes de putréfaction et du monomorphisme bactérien.

⁹ Il est intéressant de constater que la notion de champ est de plus en plus utilisée en sciences. Le biologiste Rupert Sheldrake, par exemple, parle de "champs morphogénétiques" pour expliquer le développement de la forme spécifique des espèces animales, le comportement de bancs de poissons, de vols d'oiseaux ou encore celui de sociétés et groupes humains. Je développe au chapitre 4 l'idée qu'un "champ physique", constitué des peurs ataviques que l'homme transporte avec lui depuis la nuit des temps, influence aujourd'hui encore l'ensemble de ses activités, au-delà de toute explication rationnelle.

¹⁰ Encore que ce ne soit pas le cas dans toutes les Églises chrétiennes.

¹¹ Divers dossiers existent sur cette question, notamment celui réalisé par la revue *Alternative Santé/L'Impatient*.

¹² En réalité, le terme exact est "remède de bonne fame", c'est-à-dire "fameux", de bonne renommée.

¹³ « *D'abord ne pas nuire.* »

¹⁴ Un intérêt pour les ethno-médecines est apparu depuis quelques années, mais la tendance générale reste la même.

¹⁵ Ne sont pas inclus dans ce propos les homéopathes ou naturopathes, par exemple, qui effectuent une démarche de pédagogie de la santé auprès de leurs patients.

¹⁶ Provoquées par des médicaments.

¹⁷ J'emploie ce terme ici en cohérence avec l'ensemble du parallélisme développé dans ces pages, sans que cela n'implique de prise de position par rapport à l'existence d'un Créateur. La question n'est pas de savoir s'il existe ou non un Créateur au sens biblique du terme ; un mythe peut agir en nous, que l'on y croie ou non.

¹⁸ Précisons que je ne condamne pas l'ambition de connaissance et de maîtrise qui anime la recherche, pas plus que je ne rejette le génie génétique ou les biotechnologies : je déplore seulement la façon de poursuivre ces recherches et l'état d'esprit dans lequel elles s'effectuent. C'est l'intention qui rend un outil utile ou dangereux.

¹⁹ Lire à ce propos l'excellent ouvrage *Healing ceremonies*, des Drs Carl A. Hammerschlag et Howard D. Silverman (Perigee 1997).

²⁰ Cf. *La médecine et les miracles*, du Dr Bernie Siegel, par exemple.

²¹ Voir, par exemple, *L'Amérique totalitaire*, de Michel Brugnon-Mordan (éd. Favre), qui met en évidence l'influence du religieux dans la politique américaine.

²² « Dans toute la psychologie de l'« Évangile », la notion de faute et de châtement est absente ; de même celle de rétribution. Le « péché », comme tout sentiment de distance dans les relations entre l'homme et Dieu, est aboli – et la « Bonne Nouvelle », c'est précisément cela. La béatitude n'est pas promise, elle n'est soumise à aucune condition ; elle est la seule réalité – le reste n'est que signe permettant d'en parler. » (L'Antéchrist 33).

²³ « De toute évidence, la petite communauté n'a justement pas compris l'essentiel, ce qu'il y avait d'exemplaire dans la manière de mourir de Jésus, cette liberté, ce souverain détachement au-dessus de tout ressentiment – cela montre comme elle l'avait, en tout, peu compris ! En soi, Jésus ne pouvait, par sa mort,

vouloir autre chose que donner publiquement la preuve la plus forte, la démonstration de son enseignement. Mais les disciples étaient bien éloignés de pardonner cette mort – ce qui aurait été évangélique au plus haut sens du mot ; ou même de s’offrir à une mort semblable dans une sereine et suave paix du coeur... C’est justement le sentiment le moins évangélique, celui de la vengeance, qui reprit le dessus. Il était impossible que cette mort mît un point final à l’affaire : on avait besoin de « représailles », de « jugement » (...). Une fois de plus, l’attente populaire d’un Messie passa au premier plan. On imagina un moment historique, celui où le règne de Dieu arrive, pour juger ses ennemis... Mais c’était là, sur tous les points, un contresens total. » (L’Antéchrist 40)

²⁴ « Et, dès ce moment, surgit un problème absurde : “Comment Dieu a-t-il pu permettre cela ?” Sur quoi, la raison troublée de la petite communauté trouva une réponse posément effrayante d’ineptie : Dieu a offert son fils en sacrifice pour la rémission des péchés. Et, d’un seul coup, c’en était bel et bien fait de l’Evangile ! Le sacrifice expiatoire, et sous sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de l’innocent pour les péchés des coupables ! Quel effroyable paganisme ! –

Jésus avait pourtant aboli l’idée de « faute », il avait nié tout fossé entre l’homme et Dieu : il avait vécu l’unité « Dieu-homme », et il l’avait vécue comme sa « Bonne Nouvelle » et non comme un privilège ! » (L’Antéchrist 41).

²⁵ Le sociologue Jean-Noël Kapferer a illustré ceci avec le phénomène de la rumeur, dans son classique *Rumeurs* (éd. Points, Actuel), en montrant comment les mêmes peurs resurgissent constamment, de siècle en siècle : « Les grandes rumeurs ne meurent pas. Elles s’éteignent provisoirement et, tel le volcan, se réveilleront un jour. Mais, en plus, elles ont la capacité de se mouvoir : nul ne sait où elles vont se reproduire à l’identique ou sous une forme proche. »

« Leur retour reflète donc l’existence durable, voire omniprésente, dans tout notre pays d’une crainte dont il est l’expression. (...) Le mot même de retour de la rumeur est trompeur : (...) en réalité les craintes, angoisses diffuses ou frustrations n’ont jamais quitté le corps social : seule leur expression a été refoulee, canalisée, légitimée. »